

Je vérifie une dernière fois d'une main tremblante le contenu de mon sac. Portefeuille, rouge à lèvres, clés, mouchoirs et une feuille pliée en deux. La douceur du papier sur la pulpe de mes doigts apaise mon esprit. Inconsciemment, j'expire longuement quand la porte s'ouvre. J'affiche un large sourire en place et lieu du traditionnel « bonjour » et entre dans le cabinet de mon psychiatre. Je m'assieds et déplie, sans attendre, mon papier, mon devoir. Mes yeux cherchent le sens des tracés noirs. Ma vue se brouille, je ressens le poids des mots dans mes mains. Les borborygmes de mon estomac me détournent de la voix douce de mon thérapeute dont je ne saisis que la fin de son discours « si je pouvais vraiment... ».

Seize années d'une psychothérapie débutée à la naissance de mes jumeaux. Seize ans que je m'épanouie douloureusement dans le statut de mère. Vivre dans l'angoisse de leur présence s'additionne aux inquiétudes de leur absence. Dichotomie et ambivalence semblent définir mon état maternel. Derrière mon sourire de façade, je pleure des intestins, cet acide qui se déverse en moi comme autant de larmes retenues. Ces spasmes de ma poitrine si caractéristiques d'un effondrement émotionnel et ce long soupir qui s'ensuit. Alors aujourd'hui, il est temps de déposer mes attentes comme autant de cailloux trop lourds. Je place mes avant-bras sur mes jambes pour éviter de flancher et commence la lecture.

« Si je pouvais changer un seul souvenir, j'effacerais la ligne entre le rêve et ton doux visage de nourrisson. Je me souviendrai de nos débuts sans craindre de te perdre, juste ta peau et nos souffles enlacés. Je danserai dans la chambre où je t'ai pleuré. Je ferai taire la voix qui comptait tes différences au lieu de tes merveilles. J'embrasserai le silence qui m'a séparé de toi.

Si je pouvais changer un seul souvenir, j'écritais ton nom sans y chercher la promesse d'un autre enfant que toi, je laisserai ton rire couvrir mes plans, mes listes, mes comparaisons. Je t'aurais regardé comme une personne et non comme un projet, je reviendrais à ta naissance, non pas pour tout refaire mais pour te voir vraiment et je déposerais mes illusions comme des fleurs séchées pour te voir enfin éclore. Car AIMER ne devrait pas rimer avec RESSEMBLER. T'accueillir avec tes déformations physiques comme tes tourments psychiques, et vous aimer au-delà de vos parts d'ombre, vous guider vers cette lumière qui sommeille en chaque être humain.

Si je pouvais vraiment, j'effacerais le moment où j'ai compris que tu ne seras jamais comme je t'avais rêvé, une version mini-moi, un subtil équilibre entre qualités et défauts, toi mon fils, toi ma fille, mes amours débarqués trop tôt, me propulsant maman trop vite, prématurément. Aujourd'hui mes bras ne tremblent plus de peur mais d'un amour immense pour l'être singulier que tu es, que vous êtes. »

La gorge sèche, je peine à déglutir. Tête baissée sur mes mains, mon esprit vagabonde vers mes adolescents.

Lui, la démarche incertaine mais un mental d'acier. Mon fils, confiant en la vie et en ses propres capacités rayonne et relativise ces nombreuses chutes, ses limitations physiques.

Elle, sa violence psychique tatouée sur ses avant-bras, tels des codes-barres d'un produit indigeste que sont ses émotions. Ma fille, dont l'aspect extérieur parfait contraste avec une défaillance de son prisme sur sa réalité physique.

Je fais le choix aujourd'hui de ne plus garder ses croyances d'un autre monde, de ne plus vous idéaliser. L'amour que je vous porte vient de l'acceptation de vous, entiers. ?

Isabelle PAYET